

EL, DIEU UNIQUE DES ANCIENS SÉMITES⁽¹⁾

par

l'abbé Jean STARCKY

Les anciens Sémites n'adoraient-ils qu'un seul Dieu? C'est une question de première importance pour l'histoire religieuse du Proche-Orient, et d'une façon plus particulière pour le sens à donner à la Révélation abrahamique. Le dieu des patriarches, El ou Elôhîm, et le dieu du prophète de l'Islam, Allâh, ne sont-ils que d'anciennes divinités sémitiques érigées en dieu unique, ou sommes-nous en présence de Dieu lui-même, nommé El, par les premiers Sémites, puis Elôhîm ou Allâh par leurs descendants restés nomades? Le problème a reçu des solutions variées, d'autant qu'il était souvent posé différemment: les premiers Sémites étaient-ils capables d'avoir la notion d'un dieu unique? Oui, disait Renan, parce que les peuples pasteurs, de par le cadre et le mode de leur vie, sont plus aptes que les civilisés à se faire une idée simple du divin qui les enveloppe de toutes parts. Dieu serait en somme la conclusion d'une démarche philosophique. Pour nous, nous ne préjugerons pas du pouvoir d'abstraction des anciens Sémites, et nous considérerons Dieu comme l'Etre personnel, toujours présent

(1) Il y a douze ans le *Machriq* publiait notre article sur *Le monothéisme des Sémites*, présenté en arabe par M. Doumîth, depuis Son Excellence Monseigneur Doumîth, Archevêque maronite de Sarba (n° d'Avril-Juin 1948). Le texte français à la base de cet article a paru dans la revue libanaise *Charbel*, avec une addition, dans les n° de Mars et d'Avril 1958. La présente étude en est une refonte, nécessitée par l'apport incessant de matériaux nouveaux, en particulier pour la période qui précède Abraham.

de quelque façon à la conscience de l'homme. Cependant, les faits que nous allons rassembler convergent vers un hénouthéisme primitif des Sémites, quelque soit le jugement qu'on porte sur la nature ou l'existence de Dieu.

LE CADRE HISTORIQUE.

Par anciens Sémites nous comprenons à la fois les Protosémites et la population ancienne de chacun des rameaux sémitiques venus se fixer au pourtour du désert syro-arabe. Le vocable quelque peu barbare de Protosémites désigne les ancêtres des Accadiens, des Cananéens et des Himyarites, alors qu'ils formaient encore un groupe nomade dans le désert syro-arabe. Ceci nous fait remonter au-delà de l'an 3000, date approximative de l'entrée des Sémites sur la scène de l'histoire et du début de la civilisation dite du Bronze (3000 à 1200). Au IV^e millénaire, nous sommes encore dans la protohistoire, où la technique est certes déjà développée, mais où l'écriture n'est pas encore venu enregistrer les faits économiques et religieux, ou les événements historiques. Cette phase dite chalcolithique est elle-même précédée de la phase néolithique et préneolithique (peut-être de 9000 à 4000) : la dernière glaciation est alors révolue et les inondations qui ont suivi la fonte des neiges ne sont plus qu'un souvenir, dont les divers récits du Déluge nous ont d'ailleurs transmis un écho authentique. La vie pastorale et bientôt agricole peut se déployer librement. Au cours de cette période, à une date impossible à fixer, un groupe nomade s'affirme, qui se réclame de l'ancêtre Sem fils de Noé. Avec ses frères Cham et Japhet, il assure le repeuplement de la Terre après le Déluge (Genèse 9, 18 et 10, 32).

Cette division tripartite se retrouve dans celle des savants : Sémites, Chamites et Indo-Européens. Mais en fait, ils abandonnent, pour les subdivisions ethniques, la classification biblique, car la leur repose surtout sur le critère linguistique. Ainsi ils restituent à Sem les Cananéens que le «tableau des peuples» de Genèse 10 attribue à Cham. Cette unité linguistique des Sémites se double, comme nous le verrons, d'une réelle unité religieuse,

mais elle ne préjuge pas de l'unité de race. Par Sémites, nous entendrons, nous aussi, les peuples qui parlaient une langue sémitique: la première attestée est l'accadien, aussi appelée assyro-babylonien. Ce rameau oriental ou mésopotamien est le plus facile à étudier, vu sa relative unité à travers l'histoire et l'abondance de la documentation cunéiforme. Le groupe occidental, ou ouest-sémitique, est double: en Syrie, Phénicie et Palestine, apparaissent successivement l'ugaritique (XVe s.) (1), le phénicien, l'araméen, l'hébreu, etc. tandis que dans la péninsule arabique se manifesteront les dialectes arabes méridionaux (sabéen, himyarite, minéen, qatabanite), septentrionaux (dédanite, thamoudéen, safaitique) et centraux (arabe proprement dit, premier texte daté: 328 ap. J.C.).

Du point de vue archéologique, c.à.d. de la civilisation, on groupe volontiers sous le nom de Cananéens les Sémites du Nord-Ouest; de même nous continuerons à appeler Himyarites les Arabes du Sud (2). Mais l'emploi des trois termes Accadiens, Cananéens et Himyarites ne doit pas nous faire oublier un fait capital: tant que les Sémites restent nomades, leur langue et leur religion n'évoluent que lentement, si bien qu'à leur première phase de sédentarisation, les différentes peuplades présentent des traits communs, malgré les siècles qui séparent entre elles ces vagues successives. Même une fois fixées dans le croissant fertile, elles conservent, plus ou moins sclérosés, des éléments fort archaïques de leur panthéon, de leur culte et de leurs mythes. Cela est surtout vrai des Himyarites, relativement isolés des influences extérieures qui ont considérablement modifié les croyances des autres Sémites. C'est à travers ces

(1) L'ugaritique n'est plus considéré comme une variété de phénicien, mais comme un dialecte ouest-sémitique à part, cf. C. H. Gordon, *Ugaritic Manual*, Rome, 1955, p. 123. Au second millénaire, l'ouest-sémitique septentrional gardait encore une réelle unité et le fractionnement en araméen et cananéen (ce dernier terme comprenant l'hébreu et le phénicien) n'était pas encore consommé (cf. S. Moscati, *Il semitico di nord-ovest, Studi Orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, 11, Rome, 1906, p. 202-221).

(2) A l'imitation des auteurs arabes et classiques, ces derniers usant du terme *Himyarites*. En fait le dialecte le plus ancien et le plus important est le sabéen, attesté à partir du VIII^e siècle avant notre ère.

vestiges que nous devons saisir ce que fut la religion des Protosémites et de leurs descendants nomades jusqu'à la veille de l'Islam. En lui-même, l'objet de notre étude nous échappe donc largement, car il appartient à la para-histoire aussi bien qu'à la préhistoire. De plus, nous nous limiterons au panthéon, et n'essaierons pas de tirer parti des rites et des mythes, ou encore des codes de lois. L'aspect moral du monothéisme des premiers Sémites s'en trouverait sans doute éclairé, mais notre propos est plus modeste: étudier les données actuelles qui convergent vers la thèse ainsi définie il y a plus d'un demi siècle par le Père Lagrange: El, le dieu commun, primitif et très probablement unique des Sémites (1). Nous donnons d'abord quelques précisions sur le mot EL.

LE MOT EL ET SES FORMES DÉRIVÉES

Dans les langues sémitiques le mot «dieu» se présente sous deux formes principales: *il* et *ilāh*. La première est habituelle en accadien (avec ou sans désinence; *ilum*, *ilu*, *il*), en ugaritique et en phénicien, et elle n'est pas rare en hébreu (*el*). La seconde, où l'allongement répond sans doute à un besoin d'emphase, est normale en araméen et en arabe, ainsi qu'en hébreu pour le pluriel (*elôhim*); sporadiquement on rencontre aussi le singulier dans la bible (*elôah*). Le phénicien connaît un augmentatif différent: *elôn*, aussi attesté, du moins au pluriel, à Ugarit. On aura noté que la première voyelle de ces formes est tantôt *i*, tantôt *e* (fermé ou ouvert). Il ne s'agit là que de réalisations phonétiques variées d'une même forme, tirée de la racine *'wl*, être en avant.

Avant de justifier cette étymologie, énumérons les emplois de *il*, *ilāh* comme nom propre: *Il* ou *El* chez tous les peuples sémitiques, au moins dans les anthroponymes, *Ilāh* peut-être déjà à Ugarit, *Elôah* dans le livre de Job et dans quelques autres passages de la Bible, *Ilāh*, *Lāh* ou *Lāhay* dans les inscriptions nord-arabiques, *Allāh* (c.à d. *Ilāh* précédé de l'article *al*) chez les Arabes à la veille de l'Islam. Une forme analogue à *Ilāh*, sinon identique, est *Ilā*:

(1) *Etudes sur les religions sémitiques*, 2^e éd. 1905, p. 70.

elle est bien attestée par les anthroponymes dès la première dynastie babylonienne et donc antérieure au pluriel *Elôhim*.

Elôhim est un pluriel de majesté, employé dans la Bible, tantôt comme nom propre, tantôt comme nom commun. En phénicien on a de même *elim*, et une fois 𐤇𐤋𐤍, nom propre. Il est possible qu'à Ugarit *'lm* et *'lhm* (forme rare) désignent dans quelques textes les divinités *Elim* et *Elôhim*. En accadien enfin, *ilāni*, pluriel de *ilm* doit parfois se traduire par «dieu» au singulier.

Quelle est l'étymologie de *El*? Il est très probable qu'il faille y voir une forme stative, c.à.d. participiale, de la racine *'wl*, qui a donné dans les diverses langues sémitiques des mots dont le dénominateur commun est «être en avant»: accadien *awēlu*, *homme libre, noble*; arabe *awwal*, *premier* et *āla*, *gouverner*; *ēl*, *chef* dans quelques passages bibliques (1). De même des noms qui désignent le chef du troupeau, bélier, bouc, cerf, etc., sous les formes *ayal*, *ayil*, *iyal*, et cela dans toutes les langues sémitiques. Enfin, en hébreu surtout, une série de mots pour les grands arbres comme le chêne, si notables dans un paysage sans vraie forêt: *elôn*, *elah* et le pluriel *ēlim*, ainsi que les formes redoublées *allah* et *allôn*. Le sens étymologique de *El* est donc *Premier* (2).

Ainsi, la divinité est conçue à l'image du *Chef*, ce qui nous renvoie à un contexte sociologique, en fait celui de la tribu conduite par son *cheikh*. Le nom de *El* rentre dans la série des autres dénominations divines empruntées par les Sémites au vocabulaire familial: *père, parent, mère*, etc. (3). Notons que le mot *el* entendu au sens de chef suggère par lui-même que la divinité tutélaire du groupe ethnique était unique, à l'instar de son «cheikh». Une autre considération nous engage à conclure à l'hénothéisme

(1) Écrit avec le *e* long, Exode 15, 15; Ezéchiel 17, 13; 31, 11; 32, 21. Cf. notre article *Le nom divin El*, *Archiv. Orientali*, XVII, 1949, p. 384.

(2) Pour les autres étymologies proposées, voir le ch. II de la monographie de M. H. Pope, *El in the Ugaritic Texts*, Leyde, 1955. Le fait que *il* en accadien ou *el* en hébreu soit généralement écrit avec une voyelle brève s'explique suffisamment par la forme grammaticale du mot, cf. hébreu *'ed*, *lénain*, de la racine *'ad* (W. F. Albright, *Journ. of Bibl. Lit.*, 1956, p. 256).

(3) Voir notre article sur *Le nom divin El*, p. 383 et 386.

des premiers Sémites: dès la plus haute époque le mot *il* ou *ilum* est attesté comme nom commun aussi bien que comme nom propre: *dieu* et *El*. Il n'y avait donc pas de vocable spécial pour «dieu», comme chez les Sumériens par exemple, où DINGIR était le nom commun, tandis que AN, que les Accadiens adopteront sous la forme *Anum* ou *Anu*, représentait la divinité suprême; très analogue à *El*. Rappelons cependant que les Sumériens écrivaient AN et DINGIR par le même signe en forme d'étoile. En accadien, il se lisait *El* ou *ilum*.

Très tôt, le mot *El* aura été employé par les Sémites pour désigner les divinités des autres groupes humains, devenant ainsi nom commun et même déterminatif, comme DINGIR en sumérien. Le déterminatif était écrit devant le nom, mais on ne le prononçait pas: DINGIR e-lum, (*le dieu*) *Elum*. Dans les transcriptions, on le note par un d en exposant: "Elum.

D'un point de vue philosophique le nom d'espèce «dieu» est une «pseudo-idée», comme celle de néant par exemple. Dieu est unique ou n'est pas. Dans le monde sémitique, on ne l'a sans doute pas saisi clairement avant l'Exil, où le Deutéro-Isaïe exprime ainsi l'unité divine: «avant moi, aucun dieu ne fut formé et il n'y en aura pas après moi» (43, 10). ou encore: «Je suis le premier et le dernier; moi excepté, il n'y a pas de dieux» (44, 6). Le prophète il est vrai, appelle Dieu de son nom propre Yahweh, mais ses définitions conviendraient parfaitement au mot *El*, lequel connote étymologiquement la priorité.

Nous allons considérer successivement les trois domaines sémitiques évoqués plus haut, en commençant par le plus ancien ou du moins le premier attesté, celui de la Mésopotamie.

ACCADIENS ET AMURRITES

C'est au milieu du XXIII^e siècle que Sargon, un fonctionnaire sémitique de la cour de Kish, s'empare du pouvoir à Uruk, l'Erck de Genèse 10, 10, et fonde une nouvelle capitale, Akkad, nommée au même verset de la Genèse; une fois maître des villes sumériennes, il pousse des pointes dans toutes les directions, et jusqu'à la Méditerranée. Mais dès avant l'hégémonie

des Sémites en Mésopotamie, ceux-ci y apparaissent mêlés aux Sumériens, dont ils emploient l'écriture mi-idéographique, mi-syllabique pour consigner les premiers textes écrits en sémitique — on dit *accadien* bien qu'Akkad n'ait pas encore été fondée — et consistant en dédicaces et bornes de propriété. Des noms propres de frappe sémitique ont également été relevés en assez grand nombre dans les textes sumériens. (1)

Époque présargonique. — C'est précisément dans une liste sumérienne de dieux, trouvée à Shuruppak et rédigée au milieu du troisième millénaire, qu'on a relevé le nom de El: «*de-lum*». (2) Seul le dieu lunaire Sin est aussi anciennement attesté, et encore est-ce sous une forme sumérienne, ZU.EN ou EN.ZU (= Maître de Savoir?). Ces deux idéogrammes, il est vrai, se lisaient *Sin*, qui est probablement un nom sémitique. Vers la fin de l'époque présargonique se multiplient également les mentions d'Ištar, c.à.d. la planète Vénus, tantôt considérée comme un dieu, tantôt comme une déesse. La divinité solaire, appelée simplement Soleil, *šamsum* en accadien, apparaît seulement dans quelques anthronymes sémitiques; le nom divin y est d'ailleurs écrit avec l'idéogramme UTU, celui de la divinité sumérienne correspondante. Quand on aura ajouté quelques autres personnifications d'éléments naturels, comme les dieux *Feu* ou *Fleuve*, on aura fait le tour du panthéon des Sémites présargoniques.

L'onomastique, comme nous allons le voir, montre que El y occupait le premier rang (3). Les épithètes qu'il reçoit dans

(1) Surtout par I. J. Gelb, *Glossary of Old Akkadian*, Chicago, 1957, cf. *Old Akkadian Writing and Grammar*, Chicago, 1952. Cette double synthèse du matériel linguistique de l'ancien accadien (présargonique, sargonique, Ur III) est à la base de notre aperçu et avait permis à J. Bottéro de tracer une suggestive esquisse à laquelle nous sommes également redevable ici (*Les divinités sémitiques anciennes en Mésopotamie*, dans le recueil de S. Moscati intitulé *Le antiche divinità semitiche*, Rome, 1958, cf. notre recension, *Rev. Bibl.*, 1960, sous presse).

(2) A. Deimel, *Schullexe aus Fara*, Leipzig, 1923, p. 5, mais identifié par Gelb (*Old Akkadian...* p. 5 et *Glossar...* p. 35) et par J. Bottéro, *op. cit.*, p. 39, cf. *Rev. Bibl.*, 1960, notre recension.

(3) J. Bottéro, *op. cit.*, p. 38 s. et I. J. Gelb, *Old Akkadian...*, p. 8: le dieu Il était probablement la divinité principale des Sémites à l'époque présargonique.

ces anthroponymes ne le rattachent à aucun élément du cosmos, alors que Sin et Ištar, les seuls dieux importants après El, représentent clairement des astres divinisés, dont le manque de personnalité est encore souligné, du moins chez Ištar, par l'alternance du masculin et du féminin (cf. Vénus et Lucifer). A un autre point de vue, le culte de l'astre de la nuit et de celui du matin est fort instructif: il confirme l'origine nomade de ces Sémites installés dans les villes sumériennes.

Dans une demi-douzaine d'anthroponymes présargoniques, *El* apparaît sous la forme *il*: *ra-bi-il*, *El est grand*, *iš-dup-il* (1), *El a sauvé*. L'absence de la désinence *um* est considéré comme un archaïsme, car elle caractérise des groupes de mots qui font partie du fonds de la langue: certains noms propres, la plupart des noms de mois, etc. *Il* ou *El* (la prononciation de la voyelle pouvait varier) est donc un nom qui remonte aux origines de l'accadien (2).

Plus souvent le nom divin est écrit avec désinence: *iš-me-i-lum* (3), *Ismael* (c.à d. *El a entendu*), *ra-bi-i-lum*, *El est grand*, *ur-e-lum*, *l'homme du (dieu) Elum*. Dans ce dernier anthroponyme, il faut noter l'emploi du déterminatif, généralement absent devant notre nom divin. Cette absence se constate aussi pour le nom d'Ištar. Avec d'autres noms de dieux, le déterminatif divin est facultatif. On ne saurait donc s'autoriser du manque de déterminatif pour traduire un nom comme *iš-me-i-lum* par «le dieu (que j'ai choisi comme mon protecteur) m'a écouté». Ce sens est possible plus tard, lorsque le souvenir de El sera pratiquement effacé en Mésopotamie, mais jusqu'à la première dynastie babylonienne inclusivement, ce n'est pas le cas, et le parallélisme de *ra-bi-il* et

(1) C.àd. *Išup-El*. Le syllabaire sumérien ne rend pas toutes les nuances du consonnantisme sémitique et plusieurs des noms transcrits syllabiquement ci-dessous sont à lire en conséquence.

(2) I. J. Gelb, *Old Akkadian...*, p. 186ss.

(3) Un même signe peut avoir plusieurs valeurs et inversement plusieurs signes différents peuvent noter la même valeur phonétique. Dans la transcription on distingue ces signes par des accents et des chiffres. Pour *i*, vu sa fréquence, nous transcrivons *i*.

ra-bi-i-lum invite à les entendre de El. Pour dire «mon dieu», il existe d'ailleurs la forme à pronom suffixe, ainsi dans le nom présargonique i-gu-i-li, *mon dieu s'est montré ferme*. L'emploi de *ilum* comme nom commun est encore attesté par des anthroponymes comme il-su-ma-lik, *son dieu est un conseiller* (ou: le dieu *Malik* est son dieu) (1).

Epoque sargonique et post-sargonique. — Sous Sargon et ses dix successeurs (2242-2056) (2) les inscriptions royales et les textes économiques deviennent plus nombreux et on en a trouvé même en Assyrie. Les dieux sumériens entrent dans le panthéon accadien. Le dieu El n'est nommé nulle part, mais l'onomastique, plus conservatrice que le culte, continue à lui donner la première place. La forme *il* devient rare, mais *ilum* est fréquent, et encore plus nombreux sont les anthroponymes où la graphie syllabique est remplacé par l'idéogramme DINGIR, à lire *El/Il* ou *Ilum* (on le transcrit conventionnellement par El). Parmi eux, relevons i-li-DINGIR, *El est mon dieu*, et i-lu-DINGIR, *El est dieu*. Il est peu probable que ce dernier nom soit à entendre au sens monothéiste, car à la même époque, on rencontre des anthroponymes comme i-lu-ME-ir, (le dieu) *Mér est dieu*. Nous sommes donc en plein polythéisme, mais celui-ci allait de pair avec l'imposition de noms en El à nombre d'enfants accadiens. On ne saurait y voir une simple routine, car ces noms sont variés et faciles à comprendre, et le père de famille les donnait donc en connaissance de cause. Ils marquent la reconnaissance à El ou exaltent sa grandeur. D'autres, d'un type courant, soulignent l'appartenance à El: šu-e-lum et šu-e-li (où *eli* est le génitif), *celui de El*.

On pourrait citer d'autres cas où la religion personnelle

(1) Le mot *malik*, *conseiller* (ou peut-être *prince*, cf. le sens de roi en arabe et en hébreu) se retrouve dans le nom sargonique Ea-malik, *le dieu Ea est un conseiller*. Mais déjà dans l'anthroponyme présargonique PU.ŠA-ma-lik, l'épithète est devenue nom divin, peut-être de Ea, dieu de la divination.

(2) Avant les Sargonides, la chronologie reste conjecturale. Nos dates sont empruntées à P. Van der Meer, *The Chronology of Ancient Asia and Egypt*, 2^e éd., Leyde 1955. Certains auteurs estiment qu'elles sont quelque peu trop basses.

ne se confond pas avec la religion officielle. Il est d'ailleurs probable que El ait reçu un culte officiel sous le nom de Anum, le dieu sumérien auquel il avait été plus ou moins identifié. Anum, dont le temple dans l'antique Uruk était célèbre et se maintiendra jusqu'en pleine époque séleucide, a fort bien pu être le dieu unique des ancêtres des Sumériens. En tous cas, il occupe le premier rang dans leur panthéon; aucune statue et aucun relief ne le représente plastiquement, son nom signifie *le très Haut, le Céleste* et son idéogramme, comme nous l'avons dit, est aussi utilisé pour signifier le mot «dieu». Le mot El étant le plus souvent écrit DINGIR dans les anthroponymes sargoniques (et postérieurs), l'équivalence des deux noms divins était en quelque sorte matérialisée pour ceux qui savaient lire.

Un nom comme «Celui d'El» est à rapprocher d'autres emplois de šu (*celui de*), où ce pronom vise un petit-fils (un tel qui est *celui d'un tel*) ou même l'appartenance à une tribu. Nous sommes donc ramenés à un contexte sociologique où la famille et la tribu jouent encore un rôle essentiel. C'est dans cette perspective qu'on a interprété à juste titre un certain nombre d'anthroponymes où apparaissent les mots *père, oncle maternel* (le rôle de ce dernier est connu dans la vie tribale), *frère*, etc. Un nom comme a-ḫu-su-nu, *Leur frère*, doit sans doute s'entendre du nouveau né (remplaçant peut-être un frère mort), mais a-ḫu-DINGIR (ou a-ḫu-i-lum) signifie presque sûrement *El est un frère* ou *Le Frère (divin) est dieu*, ce qui, nous le verrons, revient au même. Ce type onomastique, rare à l'époque présargonique, se multiplie à partir de notre époque: a-pù-i-lum (ou a-pù-DINGIR, etc.), *El est un père* ou *le Père est dieu*. DINGIR-a-ma, *El est un oncle (paternel)* ou *l'Oncle est dieu*, da-da-i-lum (présargonique), *El est un ami* ou *l'Ami est dieu* (1).

(16) Le sudarabique *dād* et l'hébreu *dōd* signifient *oncle*; le safaïque *dād* semble bien être «grand père» (G. Ryckmans, *Rev. Bibl.*, 1951, p. 384ss). Mais des noms comme aba-dādi (voir plus bas) ne s'accorde guère avec ces sens. Il est vrai qu'on connaît des noms comme Abum-Ḫalum, *le (dieu) Père est un oncle (maternel)*, cf. Theo Bauer, *Die Ostkananäer*, Leipzig, 1926, p. 61 (en note, il propose: *l'oncle est père* du nouveau-né, son vrai père venant de mourir).

Ailleurs la présence d'un suffixe facilite la traduction: a-bu-li, *le Père est mon dieu*, a-bi-i-li, *mon Père est mon dieu*, a-bi-DINGIR-su, *mon Père est son dieu* (ici c'est le père de l'enfant qui parle, alors que le nom précédent est mis dans la bouche de l'enfant), DINGIR-su-a-ḥa, *le Frère est son dieu*, etc. Certains entendent ces noms d'un défunt divinisé que remplacerait et honorerait le nouveau-né, ainsi le père dirait: *le frère (mort) est son dieu* (du nouveau né) (1). C'est peu vraisemblable, surtout à haute époque. En effet, le déterminatif divin qu'on rencontre occasionnellement dans ce genre de noms ne favorise pas cette thèse: ainsi pù-^a-bi, *Parole du (dieu) Père*.

La divinité invoquée par ces appellations est probablement El, qui, à titre de «cheikh», de patriarche divin, recevait tout naturellement le nom de Père, d'Oncle, de Frère. Pour l'accadien ancien, l'ordre des mots est normalement sujet-attribut. En conséquence DINGIR-a-ba, DINGIR-a-ḥa, DINGIR-a-ma, DINGIR-da-ti sont à traduire *El est père, frère, oncle, mon ami*, tandis que a-ba-DINGIR, a-pù-i-lum, a-hu-DINGIR, signifient *le Père est dieu, le Frère est dieu*. Dans le premier cas, ces appellations ne sont encore que des épithètes de El, dans le second, Père et Frère sont déjà des sortes de noms propres, substitués du nom divin. Mais on ne peut trop presser cet argument grammatical, car on trouve parfois l'ordre inverse, attribut-sujet, comme dans l'anthroponyme déjà cité: i-li-DINGIR, *El est mon dieu*, et sans suffixe après l'épithète, a-ba-da-di, *mon (divin) Ami est un père*. S'il est rare que les anthroponymes qualifient ainsi d'autres dieux que El, il ne faut pas oublier que la formule *mon dieu* ou *mon maître* peut se dire de n'importe quelle divinité, voire d'un supérieur humain: *devant le dieu Enlil son père*, ou *lettre à un tel, mon maître et père*. Cependant, pour que les appellations familiales ne soient pas autant d'énigmes pour ceux qui ignoraient quel dieu avait été choisi comme père ou frère (qu'on songe à un nom comme *Mon-Père-est-son-dieu*), il est plus naturel d'y voir des substitués du nom qui s'inscrit en tête de cette série

(1) J. J. Stamm, *Die Akkadische Namengebung*, Leipzig, 1939 (= *Mitteil der V. A. Ges.*, 44), passim.

«sociale» El. Nous la retrouverons d'ailleurs, et encore plus développée, chez les Amurrites et chez les Arabes (1).

Avant d'examiner le cas complexe des Amurrites, caractérisons en quelques mots la période *postsargonique*, illustrée par la troisième dynastie d'Ur (2044-1936). Les Accadiens restent les maîtres et dans l'ancien pays de Sumer lui-même les anthroponymes de frappe sémitique augmentent sans cesse. Mais les souverains d'Ur, qui reconstituèrent à leur profit l'empire des Sargonides, remirent en honneur la langue et les coutumes sumériennes. Ils vouèrent aussi un culte spécial au dieu lunaire d'Ur, appelé Nanna en sumérien, mais qui apparaît sous la forme «EN.ZU, c.àd. Sin, dans les trois derniers noms royaux: Bur-Sin, Šu-Sin, Ibbi-Sin. Cette primauté de Sin explique aussi des noms tels que «EN.ZU-a-bu-um (ou -abu-šu), (*le dieu*) *Sin est (son) père* (cf. «EN.ZU-il-šu), que nous n'avons pas rencontré à l'époque antérieure. Mais Sin n'absorbe pas encore les autres appellations, telle que 'amm (oncle paternel), qui deviendra l'un de ses noms en Arabie du Sud. D'ailleurs les noms du type Abum-ilum restent nombreux et on notera a-bi-e-lum et a-bi-DINGIR, dont la traduction la plus naturelle est *El est mon père*. La prononciation *el* se retrouve dans plusieurs autres anthroponymes, comme DINGIR-é-il, *El est dieu*, qui est suivi de l'ethnique MAR.TU, c.àd. *amurrite*. Indice significatif, car les noms en El ou Il vont reprendre la première place lorsque la vague amurrite emportera définitivement les royaumes suméro-accadiens d'Assyrie et de Babylonie.

(à suivre)

(1) Pour les Amurrites. cf. E. Dhorme, *L'évolution religieuse d'Israël*, I, p. 313-319, et déjà Theo Bauer, *op.cit.*, p.61, et surtout M.Noth, *Die Israelitischen Personennamen im Rahmen der gezeitssemitischen Namensgebung*, Stuttgart, 1928, p. 66-82 (le rapport de ces noms de parenté avec El, dieu unique de la grande famille qu'est la tribu, est bien mis en évidence).